

L'IMPARTIAL

Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 2. NO. 35

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 2 OCTOBRE 1902.

10 ANNEE.

FEUILLETON DE L'IMPARTIAL.

LA PANTHERE NOIRE

CHAPITRE XVIII

(suite)

Quand le soleil couvrit de ses flots d'or l'immensité de la prairie, toute la troupe reprit sa marche, et, pendant trois jours entiers, les Peaux-Rouges cheminèrent au milieu des herbes de l'interminable plaine verdoyante. Dans la soirée du troisième jour, un cours d'eau s'offrit enfin à leur vue ; ils aperçurent de l'autre côté un petit bois bordé de hautes tentes coniques qui laissaient deviner que la troupe d'Indiens qui se trouvait devant eux devait être considérable. Quand ils se furent approchés davantage, le Léopard dit à son jeune ami que ces Indiens étaient des Comanches. En effet, la tribu vint à la rencontre des Delawares, et leur chef les reçut avec bienveillance et urbanité. Walter fut présenté à ce Peau-Rouge comme un ami dont l'intention était de résider parmi les Delawares, et le Léopard apprit à son collègue que la Panthère Noire était resté avec la famille de Bear-Creek pour la protéger contre les déprédations des Indiens. Il ajouta que toute attaque faite contre cet ami amènerait sur ses auteurs la vengeance des Delawares.

Cette déclaration ne sembla pas être du goût du chef comanche ; mais il n'avait rien à objecter. Il s'empressa d'assurer le Léopard que sa nation voulait toujours rester amie du peuple delaware.

Walter s'intéressa fort, pendant cette entrevue, à l'examen des tentes des sauvages, qu'il trouva faites en peaux tannées de bisons blancs. Leur forme était celle d'un pain de sucre ; leur circonférence, de cinq à six mètres à la partie qui touchait le sol ; quant à leur élévation, elle variait de cinq à six mètres.

Des lanières de cuir permettaient d'en fermer l'entrée et de s'abriter ainsi contre le froid et le vent ; de longues perches fichées en terre traversaient la falte de la tente et servaient de cheminées ; car dans la saison froide on allumait du feu à l'intérieur.

Les lits consistaient en peaux d'animaux, et étaient disposés tout autour des parois, le long desquelles les armes et tout l'attirail de chacun des habitants de ces wigwams étaient appendus.

L'intérieur des tentes, décoré de bizarres dessins, représentait des batailles ou des combats contre les bêtes féroces.

Dès qu'on se mettait en marche, ces demeures mobiles se chargeaient sur des mulets, dont le nombre, tout aussi bien que celui des chevaux, était considérable. Walter en remarqua plus de cinq cents paissant sur le front de bandière de ce campement.

Il est bon d'ajouter qu'outre les animaux destinés à porter les Indiens, leur matériel et les provisions de toute sorte, ces Peaux-Rouges en élevaient encore un certain nombre destinés à leur subsistance, chaque fois que le gibier devenait rare.

La conférence des deux chefs

fut assez longue ; ils se séparèrent dans les meilleurs termes, et le Léopard n'oublia pas de charger le Comanche de répéter à tous ceux qu'il rencontrerait leur entretien au sujet de la Panthère Noire. Les visiteurs se retirèrent enfin pour aller passer la nuit quelques milles plus loin, le long du courant d'eau. Le lendemain, les Delawares atteignirent le poste d'échange du gouvernement, et campèrent à peu de distance.

Aussitôt arrivé, le Léopard dépêcha un de ses guerriers au commandant de la station pour l'informer de sa présence et lui témoigner son désir de lui faire visite, le jour suivant, dès le matin. La réponse fut cordiale et bienveillante ; l'agent avait non seulement le vouloir d'être agréable aux Delawares, mais encore, en agissant ainsi, il suivait les instructions qu'il avait reçues à ce sujet du gouvernement de Washington.

Au lever du soleil, tous les objets d'échange furent placés sur les chevanx. Le Léopard et Walter prirent la tête de la colonne et se dirigèrent vers le poste. On n'avait laissé au camp que les femmes et les malades. Ce qu'on décorait du nom de poste d'échange était un ensemble de baraques en bois, disposées en carré, et protégées par un retranchement élevé. Une seule porte solide, pratiquée au milieu des palissades, donnait accès dans l'intérieur du fort, et se trouvait défendue par deux petites pièces de campagne, en prévision de la probabilité d'une attaque de la part des tribus indiennes.

Les Indiens ne pénétraient, du reste, que dans la première enceinte, où les rejoignait d'ordinaire le personnel de l'établissement pour procéder aux échanges.

L'agent accueillit le chef et Walter avec une grande bienveillance ; il leur annonça que leur arrivée coïncidait avec celle d'un convoi considérable qui leur offrirait un grand choix de marchandises. Chaque Indien remit séparément aux employés ses provisions, dont une certaine partie était de droit acquise au chef, avec lequel l'agent débattit le prix de chaque chose.

Puis, sur leur demande, on alla chercher chaque objet désigné dans l'intérieur du fort, et on plaça tout cela dans la cour.

C'étaient du drap rouge grossier dont les Delawares se ceignent les hanches, des pièces de calicot, des mouchoirs de soie, des miroirs, de la verroterie, des armes de toute sorte, du plomb et de la poudre, et surtout du tabac.

Le choix de chaque Indien fut bientôt fait, et Walter éprouva une certaine surprise en entendant énoncer le prix élevé qu'on demandait pour chaque objet.

Vint enfin le tour du chef, qui ne s'avança que le dernier. Le Léopard choisit un certain nombre d'articles qu'il paya d'une façon très libérale, et le marché fut terminé.

Au moment de se séparer, l'agent fit plusieurs présents au chef, et lui exprima le regret de ne pas avoir reçu, dans le lot, des langues de bisons fumées ; car les demandes qu'on lui adressait des Etats de l'Est lui eussent permis d'en offrir un prix assez élevé.

Cette observation parut plaire au Léopard, qui promit d'organiser sans retard une chasse aux bisons, et d'apporter, dans un bref délai, plusieurs centaines de langues. L'agent le pressa de mettre ce projet à exécution, promettant une magnifique récompense au chef et à ses guerriers.

Sur la foi de cet engagement, les Indiens rapportèrent leurs achats à leur campement, et quelques heures après les Delawares s'éloignèrent de nouveau vers l'ouest.

Le Léopard raconta à son jeune ami qu'il connaissait un endroit où l'on pourrait faire une grande chasse aux bisons ; il s'agissait seulement de savoir s'ils trouveraient de nombreux troupeaux de ces animaux réunis en ce lieu à cette époque de l'année.

Si les Delawares avaient cette chance, il accablèrent les bisons vers un précipice immense où ces animaux tomberaient par centaines, et alors le butin serait magnifique. Ce nouveau genre de chasse excitait vivement l'imagination du jeune homme, qui apprit avec surprise que d'autres expéditions du même genre avaient déjà été faites.

Après une marche forcée de deux jours entiers, la troupe parvint sur les bords d'un petit cours d'eau ombragé, où le camp fut promptement dressé. Le chef monta immédiatement sur son étalon blanc, et, accompagné de Walter, qui avait sellé le bai-brun, dont il ne s'était pas servi depuis plusieurs jours, partit à fond de train en se dirigeant vers une colline située à quelques milles du camp. Le Léopard voulait savoir s'il percevrait un grand nombre d'animaux sur l'autre versant, qui était la place choisie pour l'exécution de ses objets.

Il eût été impossible de rêver une chasse plus belle. Du point de départ des deux chasseurs, jusqu'à l'éminence à droite et à gauche, leurs yeux ne découvraient que d'immenses troupeaux de ces animaux sauvages, dont le nombre paraissait considérable. Le chef désigna alors à son compagnon un bouquet d'arbres élevés qui se trouvait à l'horizon, et lui apprit que c'était là que s'ouvrait le précipice dont il lui avait parlé, lequel s'étendait sur une longueur de cinq milles.

Bientôt les deux amis revinrent au campement, faisant des vœux pour retrouver le lendemain, jour désigné pour la chasse, le même nombre de ces pauvres bêtes réunies ensemble.

Le travail fut très compliqué ce soir-là parmi les Indiens ; les hommes inspectaient rigoureusement les armes, pendant que les squaws passaient une visite rigoureuse des har nais.

SHARPLES TUBULAR.

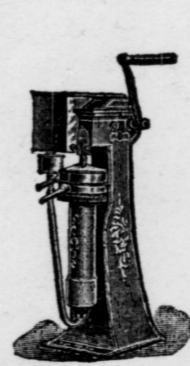
Dairy Cream Separator,

The closest skimming and easiest turning Separator in existence.
Hand, Belt Power and Steam Turbine.

NO DISCS

or bowl complications whatever. Suspended Bowl, Bottom Feed.
Low-down Supply Can.

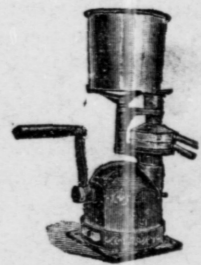
Made in a large variety of sizes, adapted to the needs of the smallest dairy or largest Butter factory.



HAND TUBULAR.



FACTORY TUBULAR.



"BUTTER CUP"

The NEW SHARPLES TUBULAR

Is the closest skimming and easiest turning Separator yet produced, securing under the most adverse circumstances as regards the quality, condition and temperature of the milk, results heretofore considered impossible. It delivers a smooth, frothless, perfect cream that will churn out more butter than can be obtained from any other Separator in existence.

It can be thoroughly and completely washed inside of five minutes, as there are only three pieces to the bowl.

The Sharples machines are the most simple and durable made, and can be maintained at a less cost for oil and renewal parts than any other Separator on the market.

Complete Catalogue, Testimonials and a valuable treatise on "Business Dairying" free on application.

P. M. SHARPLES,
West Chester, Pa., U. S. A.

Quelques-uns des guerriers fabriquaient une sorte de carcasse avec des branches de saule, qu'ils recouvraient d'une peau de bison, de façon à lui donner la ressemblance de l'un de ces animaux. Un des Delawares devait porter cette machine sur la tête pendant la chasse, et chercher à attirer le troupeau vers le ravin. Dans ce but, on choisit le meilleur coureur de la tribu, un jeune homme de haute taille, et d'une vigueur peu commune.

La machine recouverte de sa peau fut placée sur ses épaules pour en essayer l'effet, et notre farceur se mit à parcourir le camp avec une telle agilité et des bonds si fantastiques, qu'il provoqua les applaudissements de la tribu entière, qui conçut les plus grandes espérances sur le succès de cette ruse.

Le Léopard, très satisfait de la "maquette" du bison, promit à son auteur une double part du butin si la chasse était heureuse. Après le souper, et lorsque chacun fut endormi, le guerrier monta à cheval muni de l'appareil, et partit pour gagner, au moyen d'un grand détour, le ravin où devait être précipités les animaux. Grâce à cette précaution, les troupeaux sauvages ne devaient pas avoir le

moindre sujet d'épouvante lorsque, le lendemain matin, la chasse commencerait. Le faux bison devait se trouver à son poste avant l'arrivée des trappeurs, pour jouer son rôle et diriger la harde entière.

CHAPITRE XIX

A la première lueur du jour naissant, les Delawares montèrent à cheval. Ils furent conduits, par le Léopard et son ami Walter, vers la localité qu'ils étaient venus reconnaître la veille au soir ; ils y arrivèrent à l'heure du crépuscule. La plaine entière était couverte, sur une étendue de plusieurs milles, de troupeaux de bisons dont la plupart étaient encore étendus paresseusement sur l'herbe fraîche.

Le Léopard, distribuant ses hommes à droite et à gauche, forma ainsi un large demi-cercle autour des animaux, et demeura avec Walter au sommet de la colline pour surveiller l'exécution du mouvement.

Les Peaux-Rouges s'éloignèrent ; en peu de temps les premiers partis furent à peine perceptibles. Quelques bisons, effrayés de leur approche, fuyaient isolément vers le gros du troupeau, au milieu duquel, complètement rassurés par la tranquillité de leurs compagnons,

ils se remettaient paisiblement à brouter.

Lorsqu'il fit grand jour, le chef pria Walter de braquer sa lunette sur le ravin pour voir s'il n'apercevait point un bison isolé. Bientôt l'Indien portant la carapace recouverte de la peau d'un bison, et dont le rôle consistait à courir dans la direction du préafin d'y attirer toute la bande sauvage dès que les Peaux-Rouges auraient commencé leur mouvement en avant.

Il sondait inutilement l'horizon ; rien, vers les grands arbres qui se trouvaient de l'autre côté du ravin, ne ressemblait à un bison ou à un homme. Le chef, de son côté, la main sur les yeux, interrogeait à son tour chaque objet dans la direction convenue.

Je crois enfin apercevoir notre homme ; il a trouvé préférable sans doute de modifier le plan convenu. Prête-moi ton télescope", dit le Léopard à Walter. A peine avait-il eu le temps de chercher un point qu'il s'écria de nouveau : "C'est bien lui ! Tiens, regarde, tu vas le reconnaître maintenant ; cherche à droite des arbres.

En effet, Walter ne tarda pas à (suite à la 8me page)